

Récits de vie : se raconter pour aider et se faire aider (1/4)

ASH – 3307 - Laurence Ubrich

L'approche biographique permet à la fois au travailleur social de réfléchir au sens de son métier, à son propre parcours, et de bâtir une relation éducative plus horizontale avec les usagers. à la condition que cet outil ne soit pas dévoyé par une logique administrative, voire policière.

Comme au théâtre, la pratique du récit de vie tient de la convention : si le dispositif confine à l'épuration tant il est simple – un lieu, un travailleur social, un usager –, le champ des possibles est infini, tant en termes d'espaces d'échanges – un bureau, le domicile, la rue –, de qualités des protagonistes que de mondes explorés. Une scène en plusieurs actes dont le mécanisme sommaire – l'un se raconte, l'autre écoute – n'exclut pas la complexité. Une bulle, en marge des contingences quotidiennes, qui permet aux professionnels de voler des minutes aux tâches techniques et aux bénéficiaires (migrants, personnes en situation de handicap ou de dépendance, sans-abri, jeunes désaffiliés) de s'extirper quelques instants de leur condition d'« objet » accompagné. Quand sonnent les trois coups, il ne s'agit plus seulement de proposer une solution à quelqu'un en détresse, sinon une circulation de la parole, une transmission, une confiance accordée à un « autrui significatif ».

« A travers le récit de vie, le travailleur social se place dans une logique de contre-don ou de don inversé, sa posture est très modeste, explique Pascale Jamouille, assistante sociale de formation et anthropologue à l'université de Louvain-la-Neuve (Belgique). Ecouter les socialisations, les langages, les lieux socio-historiques de celui qui se raconte donne des compétences au professionnel. En même temps, ces narrations aident aussi beaucoup les gens : ils deviennent capables de mettre des mots sur leur vécu, de construire des intrigues, d'analyser certains processus de domination qui ont jalonné leur parcours. Ils cessent de ne voir les choses qu'à travers le prisme de la culpabilité. » Se prêter au jeu du récit de vie ou, plutôt, de l'histoire de vie – le premier est une matière brute, quand la seconde s'agrémente d'un travail réflexif – est une aventure réciproque. Narrateurs et narrataires y trouvent chacun leur intérêt.

De la délicatesse dans la relation

Mais il représente surtout un véritable « couteau suisse », déclinable à l'envi, aussi efficace pour outiller l'intervention sociale et la pratique de terrain que la recherche ou la formation des travailleurs sociaux. *« En s'initiant aux histoires de vie, les professionnels se forment à l'écoute complexe, estime Christophe Niewiadomski, socio-clinicien et professeur émérite en sciences de l'éducation à l'université de Lille. Ils deviennent attentifs à tous les déterminants sociaux qui nous agissent et que nous finissons par ne plus voir. Aujourd'hui, il y a un écueil dans le travail social : soit on considère que l'individu serait responsable en tant que sujet de ce qui lui arrive, on psychologise sa situation et on écarte les facteurs extérieurs ; soit on se place dans une perspective techniciste, avec des dispositifs et des tableaux. Quand on se forme à la sociologie clinique, notamment grâce aux récits de vie, on remet de la délicatesse et de l'intelligence dans la relation. »*

Que le récit émane d'une personne en difficulté lors d'un entretien semi-directif ou d'un travailleur social lors de son stage dans la perspective d'un transfert de cette expérience au cœur de sa pratique, la trajectoire est toujours la même : on part de choses très personnelles, très subjectives qui, en étant partagées, deviennent plus universelles et intemporelles. Corinne Le Bars, originellement assistante de service social et désormais artiste-autrice, s'est lancée dans ce type d'ateliers auprès des professionnels médico-sociaux. *« Ce que je trouve passionnant avec la méthodologie des récits de vie, c'est qu'il y a une notion de co-construction où il n'y a plus un expert, un sachant, face à quelqu'un de passif. Naît une forme d'horizontalité qui fait avancer des situations parfois enkystées depuis longtemps ou qui permet de débusquer des connaissances restées un peu cachées, voilées par la douleur. »*

L'utilisation de ce médium semble particulièrement pertinente avec des publics touchés par une rupture biographique. Jeunes placés, irruption d'un handicap, perte des facultés cognitives, expérience de la rue, exil... *« Le récit remet un peu de continuité dans un parcours jalonné de crises et de cassures, estime Corinne Le Bars. C'est alors l'outil idéal pour raconter sa vie d'avant, relater l'événement qui est venu tout chambouler et imaginer comment sa vie sera demain. »* Selon les situations et les personnalités, franchir la ligne d'arrivée peut prendre beaucoup de temps. Yolande Verbist, assistante sociale et anthropologue en Belgique, a mené de nombreux travaux de recherche en utilisant le récit de vie, notamment auprès de sans-abri. *« Ils me posaient souvent des lapins, et ce n'est qu'à la troisième ou quatrième tentative qu'ils acceptaient d'entrer en relation. Ils me testaient pour vérifier que je ne voulais pas juste prendre leur savoir. Certains reviennent sur des choses, d'autres changent d'avis, nient l'avoir dit... Tous les moments ne sont pas bons pour s'engager là-dedans. La restitution peut provoquer de la violence, du rejet. Il faut conserver une posture de non-savoir : si une personne me dit : "c'est comme ça", je dois le respecter. C'est sa vie, après tout. »*

« C'est de la pêche au filet »

Se lancer à pas de velours, inciter sans imposer... S'engager dans une telle pratique demande aux travailleurs sociaux une capacité d'« aller vers » et une certaine finesse dans la manière de proposer la narration. Pierrick Girard, éducateur spécialisé en milieu carcéral, intervient en binôme avec une psychologue dans la lutte contre la radicalisation violente. A ce titre, il mène des accompagnements assez longs de personnes détenues en attente de leur procès au sein de plusieurs maisons d'arrêt de Champagne-Ardenne. Le récit de vie y est une modalité fréquente et multiforme, ce n'est pas une obligation dans ses missions d'évaluation.

Parfois, par exemple, certaines personnes ressentent le besoin d'utiliser l'écrit en amont, dans leur cellule. *« Je pense à quelqu'un qui, dès notre deuxième entretien, nous a donné une dizaine de feuillets rédigés à l'intention de son avocat pour préciser des éléments traumatiques qui expliquent son départ en Syrie, se souvient Pierrick Girard. Il s'agit d'un récit spontané, sans aucune commande de notre part. Nous l'avons lu devant lui, c'était un moment très fort, avec des détails sur la perte de ses proches, les bombardements, où nous avons eu accès à ses émotions. Il nous a déposé quelque chose de très intime. »* D'autres détenus mettent plus de temps à se livrer. *« C'est de la pêche au filet »,* reconnaît l'éducateur.

Il faut également savoir être précautionneux pour embarquer dans une telle aventure des résidents en Ehpad (établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes), singulièrement ceux qui souffrent de troubles cognitifs. Même si chaque personne âgée en fait déjà un, sans le savoir, à travers le projet individuel mené par un professionnel référent lors de

son accueil dans l'établissement. « *Les personnes revivent littéralement, lorsque nous abordons leur récit de vie, explique Frédérique Sauvage, psychologue dans un Ehpad à Isbergues (Pas-de-Calais) appartenant à l'association La vie active. Elles ont enfin l'occasion de parler, après des mois d'hospitalisation où elles n'étaient que de simples objets de soins ou après des années dans l'isolement de leur domicile. Cette démarche ravive leurs appétences, les rend acteurs.* »

Retrouver une forme d'autonomie

Que l'on soit vulnérabilisé par l'âge, un handicap, la détention ou la précarité, le récit de vie contribue à reconquérir une forme d'autonomie. « *Beaucoup de personnes estiment que leur existence s'est déroulée sans qu'ils aient eu un mot à dire, souligne Alex Lainé, professeur de philosophie, praticien et chercheur en histoires de vie. Faire apparaître les moments où ils ont exercé une influence, où ils ont pris les choses en main, c'est très important pour se projeter. C'est le développement du pouvoir d'agir.* »

Mais si les récits de vie semblent parés de toutes les vertus, ils comportent une limite importante conditionnée à leur intentionnalité. « *Dans l'absolu, ils ne sont ni bons, ni mauvais, analyse Christophe Niewiadomski. La question est plutôt de savoir ce que l'on veut en faire. C'est un outil qui peut être dévoyé.* » Une expérience vécue par Pierrick Girard, lorsqu'il travaillait il y a une dizaine d'années dans une plateforme d'accueil des demandeurs d'asile appartenant à la Croix-Rouge. La procédure auprès de l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et des apatrides) exige la production d'un récit, très rapidement après l'arrivée sur le territoire. « *Ce qui n'est pas compatible avec la temporalité du traumatisme et de l'accueil, reconnaît l'éducateur. Il nous arrivait de faire des récits de vie à toute vitesse à l'hôpital, dans la rue. En fait, c'est un abus de langage. Il s'agit plutôt du récit très technique des persécutions, de la fuite et de l'absence de protection de l'Etat d'origine, qui ne représentent qu'une infime partie de l'histoire de quelqu'un.* »

Une clinique de l'écoute

Une existence saucissonnée entre ce qui importe pour instruire un dossier et le reste. L'accueil du trauma, la sensibilité du migrant ou la douleur de l'exil ne rentrent pas en ligne de compte. Il faut être efficace, cocher les bonnes cases, voire mentir parfois. « *Pour creuser le récit et raconter autre chose que les horreurs vécues, cela nécessite un autre cadre* », admet l'éducateur. Un constat partagé par Stéphane Duval, directeur de deux maisons d'enfants à caractère social spécialisées dans l'accueil de MNA (mineurs non accompagnés) dans le Pas-de-Calais. « *Ce sont les juristes qui déterminent l'opportunité de faire une demande d'asile ou de titre de séjour, donnent le tempo des démarches et demandent aux jeunes de raconter leur histoire pour obtenir la protection ou la régularisation.* »

La réelle écoute, plus thérapeutique, est menée en parallèle avec l'équipe éducative et la psychologue pour essayer de soulager, un peu, les traumatismes. Le responsable pense notamment à un jeune Afghan dont l'ami a été pulvérisé devant ses yeux au marché de Kaboul. « *C'est un processus long. Les MNA ont souvent du mal à parler, par pudeur ou par honte. Ils doivent jongler avec la culpabilité, la pression de ceux qui sont restés et la séparation. Ils doivent surtout sauver leur peau.* »

Même si des logiques utilitaires ont tendance à l'assécher, le récit de vie reste un réel outil de réflexion et d'analyse de pratiques, un espace « *qui prend vraiment au sérieux l'individu* »,

conclut Christophe Niewiadomski. Une clinique de l'écoute permettant à la personne accompagnée de devenir co-chercheur de sa propre histoire et au professionnel de se décentrer, de retrouver des capacités créatives qui se sont parfois étiolées sous le poids des normes et des tableaux Excel.

Récits de vie : se former pour laisser son empreinte (2/4)

L'association Laisse ton empreinte accompagne les travailleurs sociaux à mieux restituer la parole des usagers

Intégrer le recueil du récit de vie à sa pratique entraîne souvent des questionnements chez les professionnels. Depuis plus de vingt ans, l'association Laisse ton empreinte les accompagne dans la prise en main de son outil : « le carnet ». Formation collective et suivi individuel permettent aux travailleurs sociaux de gagner en confiance et de restituer au mieux la parole recueillie.

« *Est-ce que la personne ne va pas se sentir dépossédée de son histoire ?* » « *Comment ne pas être trop intrusif ?* » « *Est-ce que je vais être à la hauteur de la confiance qui m'est accordée ?* » Ces questions, les directrices associées de Laisse ton empreinte, Céline Martineau et Catherine Carpentier, les entendent très fréquemment. Située à Lille, l'association créée par un enseignant spécialisé (voir encadré) forme des travailleurs sociaux au recueil du récit de vie. Elle les initie à sa méthode rodée depuis une vingtaine d'années : le carnet. Cet outil a pour vocation, en trois à cinq rencontres avec la personne accompagnée, d'ouvrir un espace de parole sécurisé pour qu'elle se raconte autrement. Après un premier entretien d'une heure et demie, le travailleur social restructure le récit qu'il a écouté en y apportant parfois son « angle de vue ». Il le restitue ensuite au bénéficiaire qui le valide ou y amène des corrections. Dans un troisième temps, un livret lui est remis qu'il partage avec sa famille, un proche ou une figure importante. Un moyen de changer de regard sur son parcours et de « *redonner du souffle à la relation d'aide* », assure Céline Martineau. Mais avant d'intégrer le carnet à sa pratique, le professionnel doit passer par la case formation afin de lever les doutes. « *Je craignais de ne pas rester suffisamment proche des propos du bénéficiaire* », confie Julie Faath, assistante sociale pour le département du Nord. « *Ma première réaction a été de me dire : "Il y a un talent d'écriture à avoir"* », se rappelle quant à lui Abdel Ziani, formé en tant qu'éducateur il y a plusieurs années et aujourd'hui chef de service pour deux clubs de prévention spécialisée.

S'exercer en binôme

« *Toutes les questions des professionnels sont légitimes. Parfois, les personnes s'expriment sur certains aspects de leur vie pour la première fois, c'est une confiance très forte qui leur est offerte*, observe Céline Martineau. *Mais ces appréhensions sont vite levées quand nous les mettons en situation. Ils s'aperçoivent qu'ils sont tout à fait capables de réécrire un témoignage, de le restructurer... Et ils se sentent finalement assez à l'aise pour questionner la personne sur sa vie sans pour autant la bousculer.* » D'une durée de trois jours, la formation invite ainsi les travailleurs sociaux à se prêter à l'exercice par binômes pour expérimenter à la fois la place d'intervieweur et celle de l'interviewé. Tout l'enjeu est ensuite de se détacher de certaines habitudes d'écriture. « *Lorsque je réalise une note au juge ou un compte-rendu*

d'entretien, je m'abstiens d'y "mettre de moi", de l'émotion, je reste dans le factuel. Avec le carnet, c'est justement l'interprétation qui fait sens », constate Abdel Ziani.

C'est pourquoi Laisse ton empreinte s'attache à donner des clés pour retravailler le récit. L'objectif : parvenir à faire émerger un fil conducteur. « *L'idée est de rassembler des éléments pour faire sens, explique Céline Martineau. Ce n'est pas forcément réécrit de manière chronologique comme la personne peut le raconter.* » Une technique utile pour le chef de service en prévention spécialisée. « *Beaucoup de jeunes se livrent par "effet puzzle", ils racontent des bribes de leur histoire dans différents entretiens. Avec cet outil, nous essayons de trouver le dénominateur commun dans leur parcours, quand eux ont souvent l'impression que tout est décousu. La formation nous apprend à repérer la répétition et à l'interroger.* » Lors des rencontres avec les usagers, pas d'enregistrement, mais une prise de notes succinctes pour rester dans l'écoute. « *Ce n'est pas intéressant d'avoir le nez dans sa feuille, il faut être sensible au jeune lui-même, aux non-dits, à ce qui se joue entre les lignes* », souligne Abdel Ziani.

Un suivi d'un an

Si les professionnels le souhaitent, ils peuvent être accompagnés pendant une année par l'association. Laisse ton empreinte propose des points collectifs trois à quatre fois par an, ainsi qu'un soutien individuel par mail ou téléphone entre chaque entretien. « *Nous ne voulons pas laisser le professionnel seul face à son écrit, précise Céline Martineau. Ce sont souvent des récits forts, qui bousculent. Il faut être attentif à ce qu'on retourne à la personne, que ce ne soit pas trop brutal, et clair...* »

Formée en 2021, Julie Faath constate finalement parvenir à restituer fidèlement les propos des usagers. « *Comme j'écris dans la foulée de l'entretien, les paroles sont encore très présentes dans ma tête. Je m'aperçois aussi que la personne n'est pas attachée exactement aux mots qu'elle a employés. Elle ne tient pas compte des reformulations.* » Même constat pour Abdel Ziani : « *Chaque fois que nous avons remis un livret aux jeunes, ils ont réellement eu le sentiment de l'avoir écrit eux-mêmes. Ils ne voyaient plus la trace de notre plume.* » Et d'ajouter dans un rire : « *C'est vraiment gagné quand ils disent : "C'est de moi."* »

Encadré : la genèse de l'association

Laisse ton empreinte a été fondée en 1999 par Luc Scheibling, alors enseignant spécialisé et auteur compositeur. Un jour où il donnait des cours de guitare à un jeune, il lui a suggéré de se raconter pour en faire une chanson. « *Ce jeune, David, s'est très vite emparé de cet espace pour aborder des questions identitaires et évoquer son adoption, retrace Catherine Carpentier, directrice associée de la structure. Luc a pris des notes et est arrivé la semaine suivante avec un texte. David s'est complètement retrouvé dans cette chanson, il l'a apprise pas cœur et, en quelques prises, c'était dans la boîte. Il a ensuite fait écouter le résultat à ses parents et, grâce à cette médiation, le dialogue s'est renoué.* » De cette initiative est née l'association. En parallèle, la structure a élaboré des supports pédagogiques, issus cette fois d'une « parole collective ». Des entretiens menés auprès des professionnels et de leurs publics ont ainsi permis de construire des outils autour des systèmes familiaux, de l'identité ou encore des freins à l'emploi. Aujourd'hui, Laisse ton empreinte travaille avec des acteurs des divers champs du social, des médecins, des psychologues, des infirmiers et des écrivains publics. Elle forme une centaine de personnes chaque année à la technique du carnet.

Récits de vie : « Une approche clinique, et donc biographique, est primordiale », selon le sociologue Vincent de Gaulejac (3/4)

Président fondateur du réseau international de sociologie clinique, Vincent de Gaulejac est sociologue, professeur émérite à l'université Paris Diderot, où il a fondé le master "Sociologie clinique et psychosociologique"

Crédit photo DR

Ancien éducateur de rue, pionnier de la sociologie clinique, Vincent de Gaulejac s'attache à révéler la singularité des parcours en articulant les dimensions sociales et psychiques qui traversent chaque individu. Si les histoires de vie permettent de comprendre certaines violences symboliques et d'entrer en relation, le sociologue met en garde contre une utilisation par les travailleurs sociaux qui serait de l'ordre de la « procédure de l'aveu ».

Comment la sociologie clinique utilise-t-elle les histoires de vie ?

Il s'agit d'une sociologie qui s'intéresse au vécu et qui réintègre la question de la subjectivité comme approche des rapports sociaux. Dans *Le métier de sociologue*(1), une phrase fameuse dit en substance : « *La malédiction des sciences sociales, c'est qu'elles ont affaire à des objets qui parlent.* » Je dirais, moi, que la bénédiction de la sociologie clinique, c'est qu'elle a affaire à des sujets qui parlent. Nous avons été au cœur d'un grand débat, avec Bourdieu en particulier et toute une série de chercheurs, qui voulaient donner à la sociologie une consistance objective et scientifique, en mettant de côté le sujet, le désir, l'inconscient. Aujourd'hui, cette opposition paraît un peu dépassée, tant le parler de soi, le « soi » disant est devenu plus présent.

Vous avez développé une méthodologie appelée « roman familial et trajectoires sociales ». En quoi consiste-t-elle ?

A travers les groupes d'implication et de recherche où l'on invitait les personnes à venir travailler sur une thématique, leur famille par exemple, nous cherchions à mieux comprendre l'articulation entre leur histoire personnelle et les conflits qu'ils rencontraient pour analyser ensemble les rapports entre les déterminants sociaux et leur trajectoire individuelle. Notre premier séminaire s'appelait « Contradictions sociales, contradictions existentielles » – ce que j'appelle aujourd'hui les « nœuds sociopsychiques ». Dans mon ouvrage *La névrose de classe*, j'ai analysé comment le fait de changer de classe sociale produisait des conflits de loyauté, des sentiments de honte et de culpabilité. J'y conclus alors qu'une approche clinique, et donc biographique, par les récits de vie, est primordiale. Les individus sont des informateurs précieux des évolutions des rapports sociaux et de leur violence symbolique. J'ai été éducateur de rue auprès de jeunes qui étaient confrontés toute la journée à des humiliations. J'ai vu sur le terrain de la prévention spécialisée que les classes sociales, les violences et les souffrances sociales existaient... Les histoires de vie sont de formidables outils pour entrer dans la complexité de ces contextes familiaux et socio-historiques.

La narration est-elle forcément subjective ?

J'ai été très influencé par Henri Lefebvre, professeur de sociologie à Nanterre, qui disait : « *Méfiez-vous du double piège du vécu sans concept et du concept sans vie.* » Comme chercheur, c'est quelque chose qui m'a toujours influencé. Le vécu, c'est aller au plus près de l'approche subjective, de la situation des personnes, de leur contexte et de leur parcours. Le concept, c'est se donner les moyens de mieux comprendre à partir de ce qu'ils disent et de ce qu'ils vivent et d'aller au plus profond de leur éprouvé pour comprendre la société. Le récit qu'un individu peut faire de sa vie est toujours en partie fictionnel, il renvoie à des fantasmes, à son imaginaire, mais il sert aussi la réalité. Freud a montré qu'on ne raconte pas la même histoire selon qu'on est fils de berger ou de roi, fils d'ouvrier, d'aristocrate ou de grand bourgeois. Ce n'est pas le même récit objectif, mais ce n'est pas non plus le même rapport subjectif à la vie et à son histoire.

Quelles sont les conditions de production du récit dans l'intervention sociale ?

Quand on est éducateur, qu'on passe la journée au café à jouer au baby-foot avec les jeunes et qu'on se raconte, ce n'est pas du tout la même chose que pour un migrant qui fait une demande d'asile ou pour un chômeur qui sollicite une aide sociale. Dans un cas, vous avez deux sujets qui partagent, échangent sur leurs histoires respectives et, dans l'autre, cela renvoie à ce que Michel Foucault appelait la « *procédure de l'aveu* ». Remplir un questionnaire et parler de soi à quelqu'un qui écoute au nom d'une instance habilitée à prendre des décisions, et qui se tait. C'est de la violence symbolique. Une pratique qui est de l'ordre de la confession, de l'interrogatoire de police, lorsque les aides dépendent de la capacité de l'individu à produire un récit susceptible d'entraîner une décision. C'est un aspect dont je me méfie, car il engendre des effets pervers. Les demandeurs d'asile, par exemple, ne sont pas naïfs. Ils élaborent le récit victimaire qui est attendu. De leur côté, les travailleurs sociaux ressentent un certain malaise à devoir extirper des informations pour les objectiver et les traduire en fiches. Ils éprouvent la tension qui existe entre les exigences institutionnelles et leur désir que l'autre soit considéré comme un sujet.

Les récits de vie permettent-ils aux usagers de sortir d'un statut de victime ?

Certainement, mais les gens dont s'occupent les travailleurs sociaux sont dans des situations matérielles difficiles qu'il faut traiter en priorité. Face à quelqu'un sans travail, sans logement, sans papiers, sans revenus, on peut toujours lui faire raconter son histoire, mais il apparaît une espèce d'indécence à dire que le problème est du côté de la subjectivité. Avant d'aller au plus près de son vécu, il faut, à l'inverse, prendre d'abord en compte la réalité brute de son existence. Car le risque, avec les histoires de vie, est d'oublier les difficultés concrètes, palpables de ceux qu'on accompagne.

Un récit de vie, dès lors qu'il s'inscrit dans un accompagnement, permet-il une relation plus horizontale entre le professionnel et la personne aidée ?

Oui, mais cela demande que le travailleur social suive une formation clinique. Qu'il puisse exercer une réelle écoute, centrée sur la personne, dans un cadre de co-construction au plus près de ses besoins et de ses aspirations. Une appétence existe dans le secteur pour ce type de pratiques, mais il y a une opposition radicale entre les approches managériales, qui se sont introduites massivement dans le travail social, et l'approche clinique. Cette dernière est devenue le moyen de survivre pour les travailleurs sociaux qui sont de plus en plus maltraités, étant eux-mêmes objectivés. Ils ont de plus en plus le sentiment d'une perte de sens, de ne plus être que des administrateurs et des gestionnaires. Les récits de vie peuvent permettre de

résister à ce cadre néolibéral, à la condition d'être bien conscient des déterminants sociaux. Les professionnels ont besoin de comprendre ce qu'il leur arrive, d'autant qu'ils sont pris dans des injonctions paradoxales imposées par l'institution : un discours de bienveillance, de prise en charge et d'attention aux besoins réels des individus, qui se heurte à des pratiques en complète contradiction avec cette vitrine.

(1) Le métier de sociologue, P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, éd. EHESS, 2021 (nouv. édit.).

Récits de vie : si le social m'était conté (4/4)

Organisé par l'IRTS de Champagne-Ardenne, le Festival des récits du social a eu lieu le 22 juin dernier

Percussions, jeux du corps, ombres chinoises, improvisations... Sous le chapiteau de la deuxième édition du Festival des récits du social organisé par l'IRTS de Champagne-Ardenne le 22 juin, futurs éducateurs spécialisés et personnes en situation de handicap ont accepté de baisser la garde pour explorer leurs rapports à l'intime et au monde.

Les corps ondulent côte à côte sans se toucher, sans même s'effleurer. Reliés paume à paume par une baguette de bois, ils se rapprochent, s'esquivent, s'éloignent et se retrouvent en une lente farandole très chorégraphiée. Sous la toile tendue du chapiteau appartenant à l'association circassienne Le Temps des cerises, Inès vient de sortir de scène, les joues rosies par l'énergie de ce ballet à mi-chemin entre la danse, les arts martiaux et le mime. Un moment de lâcher-prise expérimenté quelques temps plus tôt au cours de la médiation animée par une artiste, dans les murs de l'IRTS de Champagne-Ardenne où la jeune fille achève sa deuxième année de formation en éducation spécialisée. « *Nous nous sommes concentrés sur nos sensations, le rapport aux autres, comment créer le contact et le lien. On peut dire tant de choses avec de simples gestes. Comme cette saynète avec une personne par terre entourée de tous les autres debout, où on a voulu représenter une forme de violence. Je pense que j'essaierai de reproduire ce type d'ateliers pendant mes prochains stages en protection de l'enfance : c'est un bon moyen pour aborder la notion d'écoute. Utiliser le corps permet de travailler l'estime de soi.* »

Réunies au sein du Festival des récits du social, organisé par l'institut de formation de Reims le 22 juin dernier, les restitutions s'enchaînent, rythmées par une énergique Madame Loyale et par la pluie qui tambourine obstinément sur les parois des barnums colorés. Contraints de se cantonner aux espaces clos, plusieurs centaines d'étudiants en travail social, de professeurs de l'IRTS, d'usagers des structures médico-sociales partenaires et d'habitants du quartier populaire Croix-Rouge ont découvert d'autres manières de se raconter.

Fragments de vie

Théâtre d'ombres, d'objets, d'impro ou de boulevard, slam, contes et percussions, autant de vecteurs pour dire quelque chose de soi et des autres. Une sorte de cabaret poétique et burlesque où usagers en situation de handicap et futurs professionnels ont ébauché des histoires et des parcours, esquissé des récits comme autant de fragments de vie.

« *Les étudiants et le public se racontent eux-mêmes sous différentes formes, ils se livrent et se donnent à voir, à la fois individuellement et collectivement, estime Catherine Fourdrignier, responsable pédagogique des médiations éducatives, culturelles, artistiques et thérapeutiques au sein de l'IRTS et instigatrice du festival. Toutes ces expressions ont à voir avec le récit, il y a une dimension de construction identitaire. La médiation est la recherche d'un espace intermédiaire avec l'autre. Il y a du jeu, de la rencontre, du raconté. Chacun vient ensuite s'emparer, comme il peut, des ressentis qui ont émergé.* » Ces temps d'exploration, imprégnés d'éducation populaire, bousculent parfois les étudiants qui n'ont pas forcément l'habitude de se mettre ainsi à nu. Ici, sur la piste aux étoiles, les personnalités se dévoilent et ne peuvent plus se raccrocher à des règles ou des codes de bonne conduite. Il faut laisser tomber le masque, prendre le risque de se révéler ou même de se ridiculiser.

« *Tchou, tchou !* » Droit comme un i, Adrien imite une locomotive. En dépit des rires narquois, le futur éducateur spécialisé reste dans son rôle et module le son lancinant de la machine lancée à toute vapeur. A ses côtés, au centre de la scène, une armada de bibelots aussi variés qu'un réveil, un dinosaure en plastique, une chaise miniature, un escarpin en vernis rouge, un blaireau et une corde... Une installation quelque peu désopilante. « *Nous avons mené toute une réflexion autour des objets, explique le jeune homme après le spectacle. Tant qu'on ne les a pas investis, ils n'ont pas de sens en soi. Mais dès qu'on y prête vraiment attention, dès qu'on les considère à travers le prisme de notre histoire et de nos expériences, ils prennent vie et peuvent évoquer mille choses ! Le théâtre d'objets apporte une grande liberté, au sens où le spectateur peut comprendre autre chose que ce qu'on lui donne à voir. C'est une vraie passerelle avec le travail auprès des usagers : ils peuvent parfois nous raconter des choses qui ne sont peut-être pas vraies. Pourtant, elles font sens et nous devons les considérer.* »

Accueillir le sensible

Même si les trombes d'eau empêchent les festivaliers de déambuler librement à ciel ouvert, l'ambiance est bien celle d'une fin d'année scolaire. Sous le chapiteau dédié à la restauration, un petit groupe est de corvée de pluches aux côtés de l'association Les Bons Restes, qui lutte contre le gaspillage alimentaire. Vers l'heure de la pause méridienne, le sol détrempé se transforme en piste de danse, le volume de la sono monte en flèche et des grappes d'étudiants s'époumonent à l'unisson. Galvanisé par cette énergie collective, Hugo revient sur les beaux moments de son immersion au sein d'une structure accueillant des personnes porteuses de déficiences intellectuelles. En première année d'éducation spécialisée, il s'est initié au slam avec les résidents. « *En déclamant, on exprime très librement ses émotions. C'est vraiment adapté aux personnes en situation de handicap. Mais avec elles, c'est blanc ou noir : certaines se sont ouvertes à nous dès la première séance, quand d'autres auraient eu besoin de plus de temps pour qu'on puisse les approcher.* »

Tambourins et djembés, ombres chinoises, diaporamas, contes et légendes... Les restitutions s'enchaînent avec plus ou moins de bonheur, les plus réussies étant celles qui ont favorisé la rencontre avec des enfants ou des adultes en situation de handicap. Le cas, par exemple, de ce récit épique construit sur le modèle des « histoires dont vous êtes le héros » et qui a permis à Philippe, 42 ans, ancien médiateur culturel en arts plastiques et désormais « éducateur apprenant », de partager l'imaginaire de résidents en foyer de vie. « *J'ai appris à poser un autre regard. Il y a eu de belles surprises. Des expériences sonores, des bruitages. La narration s'est tissée au fil de séances où chacun apportait sa petite pierre en fonction de ses capacités.* »

Plus largement, ces expériences permettent aux travailleurs sociaux en formation de changer de posture, de se contenter de l'instant présent et d'accueillir le sensible. Une gageure. *« Ce n'est pas leur quotidien, reconnaît Catherine Fourdrignier. Conjuguer la plus grande attention à la plus petite intention est l'une des choses les plus difficiles dans le travail social. On a toujours envie que l'autre soit à l'endroit que nous avons décidé. Or le récit de vie nécessite une ouverture à un tiers, l'accueil de ce qu'il peut nous donner. Même si ce n'est pas toujours avec des mots. »* Ségolène, éducatrice de jeunes enfants fraîchement diplômée, a expérimenté cette communication non verbale à travers l'élaboration d'une petite boîte en relief – un espace muséal miniature – co-construite avec Zahara, une primo-arrivante originaire d'Afghanistan. *« Nous avons voulu exprimer un moment d'interactions entre des personnes inconnues. Les anonymes qui se croisent dans un musée ressentent parfois les mêmes émotions. »*

Avoir les projecteurs braqués sur soi, affronter les regards, s'en remettre aux autres, l'ensemble des médiations et des projets en immersion est un défi à la posture même du travailleur social. Plus habitués à l'« aller vers » qu'à l'introspection, les futurs professionnels embarqués dans cette aventure narrative ont osé s'emparer d'une parole personnelle, d'un « je » parfois déstabilisant. Une mise en danger qui les a peut-être encore plus éprouvés que les personnes accompagnées. *« Utiliser la première personne du singulier, incarner un récit, ce n'est pas évident, reconnaît Catherine Fourdrignier. J'ai rencontré des résistances très fortes de la part des étudiants. Comme une peur d'être en connexion avec soi-même. Mais je crois que nous avons réussi à les ouvrir à l'inattendu. »*